Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 49

Artikel: Pour les dames
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213479

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nous avons encore de nombreux spécimens à Lausanne; ces feuilles sont très longues et les tiges supportent une dizaine de feuilles pointues qui exalent une mauvaise odeur. Pour trouver nos feuilles, car nous étions plusieurs à avoir de ces installations, nous allions à 6 h. du matin, avant la classe, dans la campagne des Epinettes, où il y avait deux magnifiques spécimens de ces élans et où nous faisions notre cueillette. Les cocons de ces vers à soie du Japon sont jaune-brun et produisent un magnifique papillon, beaucoup plus gros que celui des vers à soie ordinaires. Nous allions porter notre récolte de cocons chez Mr Deladœy, qui nous donnait une petite rémunération. Mais les « tâches » nous prenant presque tout notre temps, nous avons abandonné l'élevage les uns après les autres.

Tous les petits mûriers plantés en 1862 ont disparu; mais bien des Lausannois se souviennent des beaux mûriers à petits fruits blancs, bordant la route d'Ouchy et qui ont été enlevés lors du rélargissement des trottoirs. Combien de fois sommes-nous montés jadis sur ces arbres pour nous régaler de leurs fruits, jusqu'à ce qu'un de nous criât : « Fichons le camp, voilà le père Birde ! « (Birde était le vieux garde-champêtre, célèbre par ses cors aux pieds.)

Il existe encore à Lausanne un très beau mûrier blanc, à l'entrée de la promenade de Derrière Bourg qui, le 1er décembre, était encore tout en feuilles, alors que les tilleuls en sont complètement privés; il est vrai qu'ils se couvrent de feuilles trois semaines plus tard que celui-ci. C. P.

Chez le pasteur. — Un paysan arrive à la cure, faire inscrire son enfant pour le baptême du lendemain. Après diverses formalités, le pasteur demande :

— Quel prénom voulez-vous donner à ce enfant?

— Eh! bien, Mossieur le pasteur, nous avons cherché dans la Bible et avons trouvé qu'en l'appelant Belzébut, c'est un nom qui sonnerait bien.

— Mais mon ami, vous me paraissez ignorer que Belzébuth, c'est le nom du diable.

— Oh, diable! alors, je n'en veux rien. Inscrivez-le « Louis »

AUTRES TEMPS

Un lecteur du *Conteur* a eu l'amabilité de nous confier quelques instants, l'autre jour, le « *Premier Minuttaire* de M. *Jean Mercanton, notaire à Cully,* » à la fin du XVIIme siècle.

Et voici comment débute ce « Minuttaire ». Les temps ont bien changé.

Nous reproduisons textuellement.

Au nom de Dieu mon œuvre soit commencée. Par Jésus-Christ soit toujours avancée. Le St-Esprit conduise heureusement ma Main, ma plume et mon entendement.

Amen !

Prière du Notaire !

Seigneur mon Dieu, la malice et déloyauté des hommes qui est grande en toutes sortes de manières, leur a donné des personnes Expresses destinées à recevoir et enregistrer les volontés de ceux qui contractent. Je te supplie très humblement, ô mon Dieu, me faire la grâce qu'en cette mienne vocation, je chemine en toute Justice et rondeur de bonne conscience. Afin que si je scay que quelques-unes des parties contractantes ait volonté de tromper l'autre. Je ne serve point d'Instrument pour Exécuter son mauvais dessein; afin aussi que si on requiert de moy chose contre les Loix de ma charge, ma plume ne serve à telle injustice n'y a profaner le jour de ton repos, Auquel je dois cesser de la passation de plusieurs contracts des choses périssables de cette vie, pour m'employer en sceluy totalement à ton Saint service et laisser œuvrer ton St-Esprit, en mon cœur, qui le guide toujours en ton amour, et en ta crainte; Garde moy donc Seigneur, d'avarice et de toute meschante action, de peur que complaisant à la Passion d'Autruy, Je ne vienne à commettre des faussetés en minuttaires et Registres, et par ainsi estre cause de la Ruine de mon prochain. Et finalement aussi de la mienne par un juste Jugement que tu exercerois contre moy, et en cette vie et en l'autre, si je m'adonnois à telle Iniquité par pensée, — Par quoy ô mon Dieu repurge mon cœur de toute perversité, dispose mes oreilles pour ouyr ce qui est d'Equité et Vérité, Et guide ma main et ma plume pour l'enregistrer en toute fidélité.

Ainsi soit-il !

Diagnostic. — A l'examen de médecine.

Le professeur : « Voyons, à quel signe reconnaissez-vous que vous êtes en présence d'un cas très grave ? »

— Lorsque le malade en meurt.

Désolation. — Une maman à son enfant, tout en pleurs.

— Mais pourquoi pleures-tu, mon chéri ?

— Oh ! c'est pour rire, maman !

POUR LES DAMES

Le Grand Conseil vaudois a été saisi, la semaine dernière, d'une motion tendant à l'octroi à la femme d'un droit d'élection et d'éligibilité égal à celui de l'homme. Le développement de cette motion, par son auteur, fut écouté avec une grande attention par nos législateurs et la conclusion en a même été saluée par des bravos. C'est dire que si la question du suffrage féminin intégral n'a pas encore gagné chez nous tous les esprits, du moins elle n'y rencontre pas une hostilité systématique, qui serait ridicule, ni une indifférence, qui serait répréhensible. Il s'agit d'une opinion que beaucoup peut-être ne partagent pas, pour des raisons qui, bonnes ou mauvaises, sont sincères, partant respectables, mais dont ils acceptent sagement la discussion. Il y a là, déjà, un progrès qu'il faut saluer avec plaisir, sans préjuger en rien la question de fond. Quand interviendra la discussion de cette motion, espérons qu'on saura garder, d'un côté comme de l'autre, la tolérance et la courtoisie nécessaires et qu'on ne se paiera pas trop de grands mots au préjudice de plus solides arguments.

La question des droits de la femme ne date pas d'hier. Elle a fait déjà l'objet de bien des discussions, de bien des polémiques. Il semble qu'on puisse affirmer qu'il n'est pas aujourd'hui, un homme qui ait encore la sottise de prétendre que la femme soit inférieure au genre masculin. Les divergences reposent sur la conception de l'égalité entre la femme et l'homme. Cette égalité doit-elle être basée sur des droits « semblables » ? En d'autres termes, la mission de la femme, ici-bas, est-elle semblable à celle de l'homme ? Or les avis diffèrent sur ce point. Et cela est bien naturel.

Nous sommes donc à la veille d'un grand débat, dont on attend, dans une partie du sexe charmant — pas dans son ensemble — avec impatience et anxiété la conclusion.

Avant que commence ce débat et sans en préjuger en quoi que ce soit le résultat final, reproduisons, à titre de simple curiosité — de simple curiosité, vous entendez bien — ce passage d'un discours prononcé vers 1850 par le célèbre prédicateur français Adolphe Monod. Ce discours avait pour titre : « La mission de la femme ». Après y avoir exposé ses vues, basées sur les Ecritures et sur l'expérience, en ce qui touche la mission de la femme, l'illustre prédicateur termine par les considérations ci-dessous. Ajoutons que ce discours fut suivi d'un second, intitulé : « La vie de la femme ».

La gloire de la femme.

Je devrais m'arrêter ici aujourd'hui; mais je ne puis me décider à descendre de cette chaire sans demander aux hommes qui m'entendent ce qu'ils pensent de la mission de la femme, telle que je viens de l'exposer. Plusieurs peut-être ont eu peine à retenir un sourire d'incrédulité, en m'entendant assigner à la femme une sphère d'action si humble et si élevée à la fois, puisqu'elle l'appelle à appliquer, comme l'a dit quelqu'un, « de si grands principes à de si petits devoirs. » Ce sourire peut s'expliquer par deux raisons contraires : les uns jugent la femme au-dessous de la tâche où je l'invite, les autres la jugent au-dessus

Il y a telle époque ou telle nation devant laquelle je croirais devoir combattre la première de ces impressions, et défendre contre l'homme la dignité de la femme. Ce soin serait nécessaire, non seulement avec des païens, anciens ou modernes, mais avec tel esprit élevé, avec tel moraliste éminent nourri dans le sein du christianisme. Pour n'en citer qu'un exemple, Kant, que nul philosophe contemporain n'a surpassé pour la profondeur et l'énergie du sens moral, réserve quelque part à l'homme la *vertu noble* et ne laisse à la femme que la *vertu belle*, par où il entend une vertu agréable, spontanée, ignorant l'effort et la peine. « Ne parlez pas à la femme, dit-il, de devoir, d'obligation. N'attendez pas d'elle des sacrifices, ni de généreuses victoires sur elle-même. Vous proposez-vous, par exemple, de faire l'abandon d'une partie de votre fortune pour sauver un ami ? gardez-vous d'en instruire votre femme. Pourquoi enchaîner son gai babil, et charger son sein d'un secret trop pesant pour elle [1] ? » — Qu'en dis-tu femme chrétienne ? — On se prend à se demander si les ménagements de Kant avec la femme sont beaucoup moins humiliants pour elle que l'abjection où la tient le paganisme; et pour combattre un langage si dur et si superbe, il nous suffit de rappeler à l'homme, à défaut de ce qu'il doit à la femme, ce qu'il doit à lui-même dont elle a été prise, et à Dieu qui l'en a tirée.

Toutefois, en plein christianisme, en France et dans les idées du jour, l'excès à craindre est plutôt en sens opposé. On réclamera en faveur de la femme contre ma doctrine, non plus, comme on l'eût fait il y a soixante ans, au nom d'une galanterie usée, mais au nom des systèmes et des préoccupations du jour. On se plaindra que je l'abaisse et que je la sacrifie, en lui marquant une place si humble au lieu de la mettre de niveau avec l'homme, et une carrière de si grand renoncement au lieu de l'exorter à vivre enfin pour elle-même. Non, non : je sers au contraire sa véritable gloire et ses véritables intérêts, parce que je l'oblige de se conformer à la loi de sa création, première condition de tout ordre et de tout repos pour la créature. Je n'abaisse et ne sacrifie pas plus la femme, en l'invitant à vivre pour la charité dans l'humilité auprès de l'homme, dont elle est la gloire, que je n'abaisse ni ne sacrifie l'homme, qui est la gloire de Dieu, en l'invitant à « glorifier Dieu dans son corps et dans son esprit qui appartiennent à Dieu; » ou que je n'abaisserais ni ne sacrifierais la planète, en l'invitant à demeurer dans le modeste chemin de son orbite, seul garant de sa sûreté et de ses harmonies. Il y a quelqu'un ici qui abaisse et sacrifie la femme, oui : mais c'est ce monde, tantôt frivole, tantôt téméraire, qui prend perfidement sa défense contre moi. Vous l'abaissez et la sacrifiez chaque fois que vous l'entraînez, pour la satisfaction de votre égoïsme ou pour l'honneur de vos théories, en dehors de la situation que Dieu lui a faite, et où nous voulons la maintenir. Vous l'avez abaissée et sacrifiée naguère, quand vous l'avez mise sur le piédestal et l'homme à ses pieds, dans vos romans, dans vos salons, dans vos spectacles, parce qu'à la mission d'aider et de glorifier l'homme, vous avez substitué celle de l'amollir et de l'efféminer. Vous l'abaissez et la sacrifiez encore aujourd'hui, quand vous lui cherchez une autre émancipation que celle qu'elle a reçue de l'Évangile, et que vous revendiquez imprudemment en sa faveur tous les droits de l'homme, parce qu'à une mission qu'elle peut et qu'elle doit remplir, vous en substituez une où il ne lui est ni possible de réussir ni permis de prétendre. Mais quelle idée vous faites-vous donc de la femme, si vous la croyez d'humeur à échanger l'humble gloire d'accomplir la mission

[1] Kant, über das *Gefühl des Schœnen und Erhabenen*, page 56.

qui lui est propre, pour l'humiliante vanité d'échouer dans celle d'autrui; à se contenter d'être un homme manqué, elle qui pouvait être une femme accomplie; et à perdre son influence naturelle et légitime, dans la poursuite stérile d'une influence factice et usurpée ? Véritablement il ne lui restait plus qu'à regretter lâchement d'être ce que Dieu l'a faite, et d'aller, comme pour tromper ce regret ignoble, mendier sans pudeur à notre sexe des allures d'homme, un nom d'homme, un vêtement d'homme... Aussi, n'en doutez pas, j'ai pour moi le cœur de la femme; et si quelqu'un a pu sourire en m'entendant exposer sa mission selon Dieu, ce n'est pas elle, j'en réponds. Quelle femme digne de son nom a jamais souri quand on fait appel à son esprit de renoncement et de sacrifice ? C'est du pain pour sa faim, c'est de l'eau pour sa soif. Mais que dis-je, digne de son nom ? Digne ou indigne, toute femme tressaille à ces mots sympathiques; seulement, la digne tressaille de joie, et l'indigne tressaille d'amertume. Vous-mêmes, qui la détournez de la voie que je lui trace, avouez-le, vous me donnez raison dans le fond de l'âme; et, malgré tous vos discours, vous l'estimerez, tout en murmurant, si elle suit mes conseils plutôt que les vôtres, et vous la mépriserez, tout en la flattant, si elle suit les vôtres plutôt que les miens.

Quoiqu'il en soit la plupart de ceux qui m'écoutent j'ose le dire, non contents d'admettre les principes que je viens de développer, les apprécient et les admirent. Eh bien ! qu'ils apprennent donc par exemple à quel point l'Ecriture est vraie. Car enfin, qu'ai-je fait que de l'interroger devant vous ? Je vous le confesse, quand j'ai commencé à méditer sur la mission de la femme, j'étais loin d'avoir sur cette matière peu étudiée des sentiments aussi fermes et aussi précis qu'aujourd'hui. J'ai résolu d'ouvrir l'Ecriture, de l'écouter, de me laisser conduire par elle; et j'ai été confondu d'y trouver, au lieu de quelques notions disséminées dans ses quarante livres et sur ses quinze siècles, toute une doctrine, se développant de livre en livre et de siècle en siècle, passant de la main du prophète à celle de l'apôtre, comme un ouvrage qu'un premier ouvrier ne fait qu'ébaucher et qu'il transmet à un autre pour le terminer; une doctrine dont la sagesse, la plénitude, la clarté, la simplicité, la pureté, brillant au sein d'une ignorance profonde et universelle, excitait en moi une surprise qui croissait avec ma méditation, Car tout cela se révélait à moi par degrés : la place de la femme dans l'Ecriture, restreinte au premier coup d'œil, allait s'étendant devant mes pas. Il faut chercher la femme dans l'Ecriture; mais une fois trouvée, elle apparaît revêtue d'un ministère aussi bienfaisant que glorieux. Ces proportions mêmes m'instruisaient : je compris que telle qu'elle est dans le livre, telle est doit être dans la vie — grande, mais cachée. Je le dis hardiment : seule de toutes les religions et de tous les systèmes, l'Ecriture a connu et compris la femme. Seule, entre ces deux tendances contraires des races méridionales et des races germaniques, de l'antiquité et du moyen âge, l'une qui en faisait la servante de l'homme, l'autre qui en faisait l'arbitre de ses destinées, elle lui a épargné tout à la fois « et cet excès d'honneur et cette indignité. » Seule enfin, par une de ces combinaisons de la vérité où le monde ne sait voir que des contradictions étranges, elle lui a fait une place d'autant plus noble qu'elle est plus humble, et la tenue dans le silence, pour la mieux réhabiliter.

Fatal ! — Un professeur de gymnastique vantait les avantages de cet art et assurait que, pour la santé, rien ne vaut le trapèze.

— Bah ! réplique son interlocateur, tout ça, c'est des bêtises.

— Des bêtises ! des bêtises ! fait le professeur, indigné.

— Certainement, voyez donc nos pères, ils n'en faisaient pas de gymnastique.

Alors, le professeur, avec dédain :

— Mais aussi ils sont tous morts !

LO NOVÏEINT ET LO SORDIAU

On pourro novïent que ne lâi vayâi gotta, mâ qu'étâi tot parâi dié commeint on tienson, quand bin l'étâi avâolbio du tot petit, étâi achetâ on dzo su lo pliot à eintsaplia dévant tsi son vesin. Cé vesin étâi sor commeint un toupin, po cein que l'avâi z'âo zû étâ dein lè caloniers et qu'à n'on camp dè Bire la débordenâïe de n'a pice dè dozè l'avâi tant essordelâ que l'avâi dû sè féré affrantsi, vu que sè zorolliès n'ont pas rebattu lo coup du adon; mà tot parâi compregnâi onco prâo cein qu'on l'âi deseint ein vouâiteint déveza lè dzeins.

Lo dzo, don que lo novïeint étâi dévant tsi leu, ye vint lâi teni compagnie po pequâ on bocon dè sélâo, ka fasâi onna dieusa dé bise rein tsauda; kâ iadzo que y'a, ellia bise est tant frêtse qu'on est tot retreint et qu'on sè regrignè dein sè z'haillons po lâi grava de s'einfatâ eintrenu la tsemise et la chrétientâ.

Lè dou z'amis que s'étiont mis à l'abri dâo côté dâo midzo, po ne pas étrè tant soelliâ, dévezavont de çosse et dè cein : dâo landsturm, dè l'armée, dâo salu et dè totès sortés d'afféres. Et après avâi pro djasâ, lo novïeint qu'étâi on farceu, fâ à se n'ami :

— Etiuta ! y'é medzi dè la sâocesse à grellu po mon dina que m'a met onna sâi dâo tonèrè; bairè bin on verro. Se te vâo, ne te vein frémâ po on demi-litré à cé que dera la pe grante meinta. Lo pe dzanlhiâo sarâ lo gagnant.

— Bin, se te vâo, repond lo sordiau, que ne cratchivè pas dein lo verro; et du que l'es té que propousè l'afféré, coumeince !

— Eh ! bin, fâ l'avâolhio ein alondzeint lo bré dâo côté dâo Montblianc, devena-vâi cein que vayo per lé âotré, â mein à 50 hâirès liein d'ice?

— Et que vâi-tou ? Petétré on niolan ?

— Av ouâi !

— Dé la foumâire ?

— Na.

— Eh bin quiet don, on veladzo ?

— Rein dè tot cein. Je vayo on premiolâi, et su onna folhie de cé premiolâi on frumi que sè prominè.

— Ah ! la balla afféré, repond le sordiau, n'est que cein ! Cein ne m'èbâye pas: mè que l'ouïo martsi ce frumi.

— Allein vito bâire cè demi-litre, fâ lo novïent, kâ vayo bin que t'es onco pe brouilli avouè la oretâ què niè. (*L'Ecoula.*)

Un parrain trop pressé. — Une maman fait remarquer au parrain de son fils les progrès de celui-ci à l'école.

— C'est très bien ça, mon garçon, fait le parrain à l'enfant. Eh bien, voyons, dis-moi quelque chose d'Adam.

— Adam ?... Oh ! on n'en est pas encore là !

A PROPOS de la « TOURNE QUI LANGUE »

Nous avons reçu la lettre que voici :

L'article inséré dans votre dernier numéro sous le titre « Tourne qui langue » m'a remis en mémoire deux cas de « lapsus lingue » qui me paraissent mériter, par leur saveur, l'honneur des colonnes de votre journal. Ils se sont produits à Lausanne, en public, le premier au Grand Théâtre et le second au service militaire.

J'assistais il y a une vingtaine d'années, avec feu M. Louis Monnet, fondateur de votre journal, à une représentation de l'opéra: « Galathée ou la fiancée de marbre ». A un moment donné, la statue que l'on croit de marbre, se met tout à coup en mouvement, *marche* et *parle*. Or, à cette représentation, l'un des acteurs s'est écrié aussitôt : Oh ! — Une statue qui « *parche* et qui *marle* ». Ces mots provoquèrent une hilarité telle que la représentation fut suspendue un instant.

Voici le second cas :

C'était il y a une dizaine d'années, au moins; j'assistais au collège de Beaulieu à une inspection d'armes en qualité d'officier attaché à l'état-major d'un bataillon de landwehr. A l'issue des opérations, au moment de quitter la place, M. le lieutenant-colonel Kraütler, directeur de l'Arsenal de Morges, appelle un capitaine et lui dit :

— Capitaine, vous licencierez les homme dès que le major Berney, contrôleur d'armes, aura terminé. Vous leur rappellerez qu'aux termes des instructions du Département militaire, les hommes ne doivent pas se promener en chemin de fer l'après-midi pour profiter de la demi-taxe. Ils doivent quitter l'uniforme deux heures après le licenciement, sous peine d'être *sévèrement punis*.

Or, voici comment le capitaine s'est acquitté de la mission que le commandant de l'inspection lui avait confiée :

« Garde à vous. Fixe ! Sous-officiers et soldats : Vous allez être licenciés. Je vous rappelle qu'on « *sévérera puniment* » tous les hommes *qui ne seront pas sortis de leur uniforme d'ici à 2 heures de l'après-midi*. Repos et rompez vos rangs... Bravos ! »

Capitaine Gve. Rapin.

Les châtaignes. — Nous sommes aux escaliers du Marché. Deux demoiselles un peu mûres viennent d'acheter des châtaignes; elles montent à petit pas les escaliers tout en savourant ce délicieux petit fruit; elles ne prennent pas garde qu'un monsieur de leur connaissance est derrière elles. Tout à coup, on entend un petit bruit et l'une d'elles se prend à dire : « C'est dommage que les châtaignes aient cet inconvénient. » Second petit bruit et rires des deux amies... « C'est toi, Emma ? » — « Peut-être bien. » Et les petites détonations continuent jusqu'au haut de la rampe, où les demoiselles reprennent leur souffle...

— Ah ! bonjour, cher monsieur, comment allez-vous ?

— Pas trop mal ....

— Dites-moi, vous étiez derrière nous et nous ne l'avions pas remarqué....

— Oh ! il n'y a pas de mal.

— Etiez-vous depuis longtemps derrière nous ? ...

— Depuis la première châtaigne.

Rires de tous les trois.

La livraison de décembre de la **Bibliothèque universelle** et **Revue suisse** contient les articles suivants :

Lorenzo d'Adda : Où en est la guerre ? Seconde et dernière partie. — Edoardo Calandra : L'occasion, Nouvelle. — Carlo Wehrlin : L'activité italienne. — Marcel Loumaye : Ma terre. Poésies. — Jean-Paul Zimmermann : A propos de l'éducation nationale. — Maurice Vernes : Ernest Naville et le rapprochement entre les confessions chrétiennes. — J. de Mestral Combremont : Le sentiment religieux dans les lettres du front. Seconde et dernière partie. — H. Matthey. Le roman rustique. Seconde et dernière partie. — Georges Paillard : Notre pain quotidien. Seconde partie. — Marie Péclard : Automne. Poésies. — Dr Hermann Schoop et Ed. Blaser : Echange d'explications.

Chroniques américaines : G. N. Tricoche; allemande, Antoine Guilland; scientifique, Henry de Varigny; suisse romande, Maurice Milloud; politique, Ed. Rossier — Table desmatères du tome LXXXVIII. Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

La Patrie suisse. — Le dernier numéro de la *Patrie suisse* donne une excellente biographie du regretté colonel Alfred Audéoud, illustrée de portraits du défunt et de nombreuses vues prises à ses obsèques.

Grand-Théâtre. — De vrais spectacles de gala, dans toute l'acception du terme, que ceux qu'annonce le Grand-Théâtre :

Ce soir, samedi, à 8 h. L'*Echange*, de P. Claudel, avec Gréta Prozov, M. et Mme Pitœff.

Lundi, à 8 h. soir, *M. de Pourceaugnac*, de Molière, puis une bouffonnerie du Moyen âge, *la farce du Cuvier*, précédée d'une causerie de M. Philippe Godet.

Voilà, certes, deux soirées dont le succès est certain à tous égards. Du reste, les billets s'enlèvent.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS